

Prisonnières^②

[UN DEUXIÈME RECUEIL
DE TEXTES]



MAI 2002

« Ce que nous voulons, c'est abattre ces murs, c'est sortir de cette serre, pour aller vivre « ailleurs », cet « ailleurs » qui a les couleurs de l'arc en ciel et créer un monde où les prisons ne seront que des musées d'un passé révolu. »

(prisonnières, juin 2001)

Les Matonnes - qu'on appelle « surveillantes »,

Elles semblent tout droit sorties d'une université ;

Serait-ce l'ANPE qui les envoie pour des missions Emploi-jeunes
faute d'avoir assez de cervelle ?

Voir les choses sous CET angle : c'est elles qui sont à notre service :
« Vas-y, vides ma poubelle, donnes-moi des draps propres, envoie-moi du PQ, des allumettes, des gants de toilette-
Ah bon y a pas les cigarettes ?... »

Un peu longues à la tâche, on les excuse, elles ont la mémoire courte
Et toutes ne sont pas des bêtes, feigner l'indifférence à celles qui te provoquent, les ignorer total pour les plus radicales.

Ca n'empêche que parfois un bon coup de nerfs reste indispensable si tu veux pas manquer de tout ou paraître bancal.
Soit tu t'imposes soit tu t'écrases et là tu finis vraiment mal.

Et, ne pas oublier de les mater lorsqu'elles soulèvent l'œilleton,
VOYEUSES ?!...

Elles sont plus en taule que nous.

Nature morte avec figures, /
Bois de signes en gris, évanescents, /
Durs./

La prison emprisonne les corps, mais fait échapper
l'imagination,/
Qui s'élève vers le ciel des Enfers/
Où l'abîme des anges/ en faisant...des vers./
Jusqu'au priapisme de l'âme/
Boulimie de l'esprit/ à l'excès/ au cliché/...hélas/

(« Une étoile brille/ au delà de la grille/
à l'usage abusif/ du poète renfermé/ dans une
cellule »)./

Et la poésie ?/
Rime avec l'ennui/ la paranoïa/, cache les petites
larmes/ derrière l'ironie/ cherche le chemin/ mûche
l'utopie/.
Pathos aux génies, rhétorique aux ingénus/ ...Aïe !/
Médiocrité et folie,/

Et la poésie ?
Don/ aban-don/ pardon/ Contempl-action./
Métaphore/ entre passages/ et demeures/ clés et
blindages./ Fractures./

Mais la poésie ?/
Eclat de vent/ explose/ et puis/ s'en va loin.

Geraldina Colotti
Née le 12 avril 1956 à Ventimiglia, a été militante des brigades
rouges dans le groupe Union Communistes Combattante (UCC),
et pour ça elle est condamnée à 27 ans de prison à Rebibbia
(prison de Rome).

Pour la contacter : Geraldina Colotti. Rebibbia MS2, via
Bartolo Longo, 92-00156 Roma. Italia

La prison est une structure organisée de manière inefficace et contradictoire de tous les points de vues, on pourrait la comparer à une volière ou au zoo qui agrandit et embellie devient comme par magie un parc naturel de merde, qui en tous cas est toujours construit avec des endos, comme l'est la prison : ça tend à donner l'illusion que l'on ne se trouve pas dans une cage mais dans un large espace qui offre certains services (gymnase, jardin, chaîne-hifi, magnétoscope et télévision, quelques ordinateurs...) Il faut se considérer chanceuses parce qu'au lieu de vivre dans un zoo tu vis dans une réserve naturelle.

Etant des animaux pensants nous pouvons "choisir" d'utiliser le temps à l'intérieur de la façon la plus optimale possible c'est à dire de s'en servir pour enrichir ses connaissances personnelles, pour ne pas se laisser aller à compter les secondes, les minutes, les heures, les jours, les mois, les années : en perdant comme ça les jours de sa vie que personne ne te rendra jamais plus en regardant des stupides programmes télévisés (la drogue d'état) ou en jouant aux cartes (la drogue de la prison) ou encore une chose plus simple qui est la plus pratiquée, de prendre la "fameuse" thérapie sous forme de pilule, de sachet, et de gouttes pour dormir, pour t'éteindre le cerveau pour te faire sentir heureuse, pour manger, pour ne pas manger, pour ne pas souffrir, pour chier.

L'important ici semble être de ne pas penser... de laisser glisser la vie et le temps jusqu'au moment de sortir (pour qui sortira) ...ensuite on verra ! la prison n'offre pas de réels encouragements pour qui en a besoin, n'offre pas de personnel compétent, ou plutôt motivé pour les activités de divertissement ou d'éducation, parce que tu es de toute façon dans une cage et de toute façon considérée comme un animal ou plutôt un végétal, pour cela personne ou presque s'intéresse à toi rien ne se fait par passion tout se fait pour l'argent ! Une chose est sûre en tout cas ! quand tu sortiras tu n'auras rien fait pour toi même, tu ne te seras pas construit un seul rêve de liberté et ce qui te resteras de cette expérience sera uniquement une note sur ton casier judiciaire. C'est comme si le temps s'était arrêté mais ce n'est pas le cas, et tu te retrouveras dans une réalité dans une société différente mais toi tu es toujours la même, à la limite un peu plus âgée sur l'état civil et certainement avec un peu plus de problèmes à affronter. C'est pour cela qu'aujourd'hui comme jamais, nous sommes toujours plus convaincues que la prison n'est utile à rien et à personne, sinon pour remplir les sales poches de ceux qui la gèrent et des merdes qui choisissent d'y travailler. C'est un système qui doit être combattu comme toute société qui le prévoit, parce qu'il est clair que 1 an ou 16 ou 30 ne font pas de différence et ne change rien à la personnalité d'une femme ou d'un homme et si ça sert "seulement" à punir ben alors bravo !

avec l'espoir que toutes les prisons du monde explosent. Roberta et Felida détenues à la prison de femmes de Rebibbia Rome .Italie

A travers la muraille où jaillissent les piques
J'embrassai le cher ennui
Qui regardait s'enfuir les ciels géométriques
En sanglotant dans la nuit

Les remparts suintant de la peur douceuse
Tintèrent à mes pieds nus
Quand je roulai à bas des lianes vénéneuses
Serrant le mal revenu

Y danser à l'été en robe de poussière
Ou m'y tuer sans soupir
Que me faisait cela c'était l'anniversaire
Ou Dieu désira mourir

Et là vaincue enfin sous l'aube chatoyante
J'appris que l'on peut toujours
Etancher l'avenir comme le sang qui chante
Avec un seul grain d'amour

Que le moi saccageur en longue transcendance
A tout jamais délassé
Ne vienne piétiner ou sans fin se balance
Le fil cassé du passé

Soissons, 1960.

Si neuve près de l'égout
L'herbette à la promenade
Met aux gencives le goût
D'Avril au cœur de saïade

Entends que poussent les mousses
A l'inconnu promettant
Ces quatre syllabes douces
Ile-de-France et mon temps

Dans mon oreille à la quête
Baillante sur son archet
Au ciel une scie émiette
Des chambres pour nos couchers

Un petit rond de soleil
Penché au bord du nuage
Un petit rond de sommeil
Sur l'ennui d'être si sage

Soissons, 59-60

Née à Alger en 1937 de père et de mère inconnus, Albertine Sarrazin est d'abord élevée par l'assistance publique, puis adoptée et emmenée en France. A la suite d'incidents provoqués par son « ardeur à vivre » elle est placée dans une maison d'éducation surveillée d'où elle s'échappe au moment des épreuves du bac. Elle « monte » à Paris, y vit en hors-la-loi, est arrêtée et condamnée à 7 ans de réclusion après un hold-up. En 1957, elle s'évade, est reprise, puis c'est la libération, puis deux arrestations encore... Sortie de prison en 1964, elle meurt en 1967 au cours d'une opération chirurgicale.

A l'époque de la marelle
Où j'aimais déjà le danger
Je jouais en correctionnelle
Le juge était parti manger

Sachant que les tripes divines
Ont malgré tout bon appétit
Je grimpais au mur des latrines
M'amuser à leurs graffitis

Moi, flâneuse de cette foire
Dont je sortais quand je voulais
Plus tard sous quelque manche
noire
J'ai bien pleuré au clair palais

Nul ne l'accrochait au visage
L'homme aux poignets cadénassés
Je ne serai plus jamais sage
Jura l'enfant comme il passait

Cette lettre a été envoyée par une détenue de la Prison Civile des Femmes de la Manouba, en Tunisie où elle est incarcérée depuis trois ans. Elle a pris beaucoup de risques pour la faire parvenir jusqu'ici et veut que son témoignage soit diffusé et que les pressions possibles soit faites pour prendre sa situation et celle des autres détenues en considération :

« ... Je vais te parler de Sihem Ben Sedrine, c'est une journaliste tunisienne, elle vient d'être arrêtée comme détenue politique, ceci a provoqué de grands troubles à l'intérieur du pays et ailleurs. Elle a été libérée le 13 Août (fête nationale de la femme), elle a promis de faire beaucoup de choses pour nous, (...), ici on m'a empêchée de lui parler parce qu'ils ont compris que nous étions des amies. Sihem a vu beaucoup de choses ici, elle a passé un mois et demi mais je suis sûre qu'elle ignore beaucoup, d'autres et nous (beaucoup de détenues) voulons lui communiquer beaucoup de données sur la réalité amère que nous vivons. (...) comme le nombre de détenues par chambre qui arrive à 50 et ce que cela peut provoquer bruit- cris- querelles et disputes... lumière énervante, maintenant, la chaleur, les mouches, nous n'arrivons pas à penser à autre chose que chasser les mouches qui envahissent nos corps. Hier, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit à cause des mouches qui n'arrêtent pas de jouer sur nos nerfs 24h sur 24, les moustiques, les cafards, les puces, les coupures d'eau sont presque quotidiennes, l'odeur des toilettes suffocante, la gale mal soignée, il y a des décès par négligences médicales, on nous interdit l'entrée des médicaments dans les affaires parloirs et nous ne pouvons plus disposer d'un petit analgan pour un mal de tête, la dentifrice remplace tout, un aspegic, un antalgique ou un anti-spasmodique. Le médecin Nadia est à dénoncer.

Le service social est complètement démissionnaire ils ne font que se moquer de nous et nous traitent comme esclaves, nous ne pouvons même pas disposer d'une enveloppe une fois par quinzaine comme avant, nous ne recevons rien parce que l'assistante qui s'occupe des lettres ne veut pas travailler. On ne fait rien pour aider les gens. Combien de détenues, accablées par des peines lourdes alors qu'elles sont innocentes. La grâce présidentielle est une affaire bidon, de décor, c'est une affaire de chiffre pour se faire une image généreuse. Faire sortir 40 ou 50 détenues ne concerne que les petites minettes condamnées à 2 ou 3 mois et qui reviennent quelques jours après leur libération. Cette catégorie de défavorisées ne devrait même pas être en prison pour fausser l'image de la grâce. Personne ne vient nous rendre visite pour voir les lourdes peines de 120 ans, 85 ans et 55 ans, les 30 ans à gogo et les 20 ans en pagaille (...) »

Roberta est libre :

Le 16 Juillet 2001, Roberta Ripaldi, une militante italienne, s'est faite arrêter avec grand coup médiatique. Elle est accusée d'association subversive, dans le cadre d'une enquête sur les incendies de rideaux de fer de deux locaux des Démocrates Socialistes, durant la guerre au Kosovo(99). Elle est envoyée, en préventive, directement en quartier de haute sécurité de la prison de Rebibbia à Rome. Ces nombreuses demandes de sortie ou d'assignation à résidence n'ont été prises en compte que récemment ; depuis le 7 mai 2002 Roberta est sortie de prison. Un procès aura lieu en Septembre. On attend avec impatience de ses nouvelles.



Barbara Balzerani, militante depuis la moitié des années 70 des Brigades Rouges, puis membre de sa direction stratégique dans les années 80 jusqu'à son arrestation en 1985, et condamnée plusieurs fois à perpétuité, raconte dans son livre Compagna luna (édition Feltrinelli, Milan, 1998) l'incrédulité d'un magistrat qui essayait de l'interroger en cherchant inutilement des confirmations sur la manipulation des BR.

« En effet, il était convaincu que tout n'avait pas été véritablement éclairci car, par exemple, il considérait impossible que le 16 mars (jour de l'enlèvement d'Aldo Moro) les BR aient pu me confier une tâche militaire trop importante pour être laissée dans les mains d'une femme. Donc, il devait sûrement y avoir quelqu'un d'autre, bien évidemment un homme, qui recelait dans son identité cachée la réponse au mystère qu'il y avait derrière : son incrédulité était telle qu'il n'éprouvait aucun embarras à me le raconter justement à moi. Amusant ! Comment lui expliquer que s'il s'engageait sur cette voie, il risquait de ne pas comprendre quoi que ce soit ? Comment l'avertir que s'il avait croisé un jour une femme armée, il aurait mieux valu pour lui de ne pas croire qu'il en aurait réchappé. »

Les prisonnières politiques du MRTA, de la prison de sécurité maximale de Chorillos/ Lima, dénoncent :

A l'aube du Vendredi 21 décembre, un contingent de plus de 30 hommes de la polizia nazionale, armés de bâtons et de masques anti-lacrimogènes ont fait irruption, avec violence dans l'espace assigné aux prisonnières politiques du MRTA, en lançant des gaz lacrimo dans les cellules, en les frappant et en les obligeant à rester à l'intérieur pour les asphyxier. Ils ont ensuite emmené avec force et violence deux compagnes, Lori Berenson et Nancy Gilvonio, dans un endroit inconnu.

A cause des coups et des gaz lacrimo, des femmes ont eu de nombreuses contusions et notamment Maria Concepcion et Yolanda Cruz. Cet acte fait parti de la politique de répression et d'extermination contre les prisonnières politiques et les prisonnières de guerre, du régime actuel au Pérou.

(In Sabotage, Janvier 2002)

Les femmes emprisonnées à Puerto II dénoncent les conditions déplorables d'incarcération et réclament qu'on envoie des télégrammes et des fax au J.V.P. (Tribunal de Vigilancia Penitenciaria) de Puerto de Santa Maria, Cadiz ; par crainte des représailles, elles préfèrent se désigner comme « LIBERTAD ».

PLAINTES CONCRETES :

« ...les geôles sont du tiers-monde, mais quand quelqu'un vient nous visiter, les fonctionnaires montrent les deux seules geôles garnies de carrelage et d'une douche, on aimerait qu'elles montrent les autres qui sont dégradantes... »

- nous n'avons pas d'examen gynécologiques ni dentiste, par contre elles nous donnent une pastille qui sert pour tout, quelque soit l'endroit où tu souffres, elles te donnent toujours la même.

- nous ne disposons que d'un atelier professionnel avec une seule monitrice - si elle tombe malade, on n'a pas d'atelier, aucune autre ne te montre rien ; on ne nous propose aucun travail rémunéré, ni formation professionnelle, chacune fait ce qu'elle sait ou tout bonnement ce qu'elle peut...

- les communications au parloir se sont transformées en classes pour sourds-muets, pour les téléphones, ça fait plusieurs semaines qu'ils ne fonctionnent plus, ce qui fait que les communications avec la famille se font par des cris et des signes.

- la pièce pour les têtes à têtes (parloir spéciaux, ou en vis-à-vis) ne comprend pas de salle de bains, ni de toilette pour faire ses besoins.

- la cour est un cagibi plein de trous.

- les murs suintent l'humanité, ils te congèlent l'hiver et te font rôtir l'été.

- elles te donnent ton courrier quand leur en vient l'envie, ici, elles n'ont pas besoin d'ordres, pour te le retirer ou le contrôler, il suffit de mal tomber à pile ou à face.

- les repas qu'on nous donne, même des chiens n'en voudraient pas.

- le téléphone n'est que pour celles que les fonctionnaires aiment bien, pour les autres, il n'existe pas...

- l'eau sort presque toujours sale, jamais chaude dans les douches, mais par dessus tout, nous voulons souligner l'abus de pouvoir qui règne ici et auquel nous nous voyons soumises.

Moi LIBERTAD, je te serai reconnaissante toute ma vie si tu fais parvenir ce cri de désespoir, cet appel au secours à tous les endroits et les personnes que tu peux, parce que c'est un cri désespéré contre l'injustice que nous vivons jour après jour, heure par heure. »

Santé et Liberté

ces flexions, ils me frappent sur la tête et commencent à me tripoter tout le corps, en particulier la poitrine, les fesses et le pubis. Ils me mettent un bâton dans les mains et me disent qu'ils vont me le mettre dans le cul, ils m'obligent à me mettre à quatre pattes sur la couverture, ils me tripotent toujours...

Cela dure pendant 16 heures sans discontinuer, toujours au milieu des cris, des insultes et des menaces. Ils se succèdent et me disent : « ceux qui arrivent maintenant sont vraiment les méchants... » Constatant, ils menacent de me violer. L'un d'entre eux défait sa ceinture et ouvre sa braguette (je ne le vois pas à cause du masque mais je le sens et il me dit : « maintenant tu vas me sucer la bite », les autres ajoutent : « on va te baiser les uns après les autres... » etc... Les menaces contre ma famille sont constantes, ils disent qu'ils vont détenir ma sœur ainsi que ma mère qu'ils vont violer. L'un d'entre eux parle au téléphone pour donner l'ordre d'arrêter ma mère et de l'amener ici (plus tard je saurai que c'est un mensonge). J'entends des cris et ils me disent que c'est une de mes amies et qu'ils sont aussi en train de la torturer (c'était aussi un mensonge). Ils me disent qu'ils vont me sortir d'ici en hélicoptère et qu'ils vont me balancer de là haut. Ils disent que je dois bien apprendre ce qu'ils vont me dire, sinon ils vont continuer ainsi jusqu'à me tuer. Ils menacent de me faire la baignoire et le chevalier, car c'est tout ce qu'il me reste à découvrir, ils me répètent à plusieurs reprises les réponses qu'ils veulent entendre et lorsque je dis quelque chose qui ne leur convient pas ils frappent plus fort, ils me répètent les réponses afin que je les apprenne de mémoire (...).

Le samedi, vers midi, ils me conduisent dans une cellule et environ un quart d'heure plus tard, ils me conduisent à l'étage au dessus, là où se trouve le médecin légiste. Je doute encore en ce qui le concerne, je ne sais pas si c'est un vrai médecin, mais je suis complètement démolie et je décide de lui raconter le traitement dont je suis l'objet, je crois que si véritablement, il s'agit d'un médecin, il va m'aider et s'il ne l'est pas je me dis que ce qu'ils vont me faire ne peut être pire... j'ai très peur, mais je n'en peux plus... Il me semble que ma tête va exploser, j'ai une terrible douleur dans le cou, je ressens un époulement physique extrême et je commence à lui montrer les marques faites par les électrodes. En me voyant, il me dit qu'il va m'emmener à l'hôpital.

(...) Le chef commence à me parler pour me dire qu'ils sont très en colère après moi. Il me dit qu'à partir de maintenant, je dois faire ce qu'ils me commandent et que je dois déclarer mot pour mot ce qu'ils souhaitent. Il me dit que j'ai trois options :

1° Si je ne réalise pas la déclaration de la police, ils vont continuer comme jusqu'à présent, en me torturant sans arrêt, le sac en plastique, les électrodes, les coups... que le chef qui est au-dessus de lui connaît bien le traitement qu'ils sont en train de m'appliquer et que, de ce côté, ils n'ont aucun problème.

2° Si je décide de déclarer, mais que je ne déclare pas mot pour mot ce qu'ils m'ont dit, le traitement sera alors pire que celui que j'ai subi jusqu'à présent, que pendant les trois jours qui restent ils vont me faire souffrir à mourir.

3° Si j'effectue ma déclaration comme ils le souhaitent, ils ne vont plus me toucher et vont me laisser dormir après ma déclaration.

Ils me disent que je n'ai aucun droit et que je dois choisir une de ces trois possibilités. Je suis exténuée physiquement et psychologiquement, je leur dit que je vais déclarer ce qu'ils souhaitent.

Iratxe Sorzabal a dénoncé auprès du juge les graves tortures qu'elle a subies. Elle est cependant emprisonnée sur ordre du juge Ismael Moreno, Tribunal Central d'Instruction n° 3 de l'Audience Nationale. Dans l'enquête préliminaire 148/01, le juge accuse Iratxe d'un délit d'appartenance à un groupe armé. Après plusieurs mois d'emprisonnement, elle est libérée le 13 septembre 2001 sans demande de caution, elle doit par contre se présenter au tribunal le plus proche de son domicile, tous les quinze jours.

Depuis sa mise en liberté, elle a été entendue comme accusée dans deux autres dossiers pour de prétendus délits de terrorisme, le juge n° 3 de l'Audience Nationale n'a pas requis la prison dans aucun de ces deux cas.

Il nous faut rappeler qu'Iratxe Sorzabal a été emprisonnée en France et que n'ayant pas de dossier ouvert à l'Audience Nationale, l'Espagne n'a pas fait de demande d'extradition, elle est tout simplement expulsée de France à la fin de sa condamnation. Comme Iratxe se trouve à ce moment en grève de la faim et de la soif pour éviter d'être torturée par la police espagnole, elle n'est pas détenue après son expulsion.

ACCIDENTS DE PARCOURS

FLEURY-MEROGIS : 1^{er} avertissement/ centre d'expérimentation

FLEURY-MEROGIS : avant goût du véritable enfermement

Au menu, on a l'hors d'œuvre Fleury Mérogis, et si tu gerbes ton entrée t'auras droit eu plat principal : FRESNES / quartier disciplinaire.

FLUERY : SANS PAP/ TRAFIC DE STUPS/ VOLS/ MEURTRES / PEDOPHILIE/ PRISONNIERES POLITIQUES ou tout simplement CARTON D'INVITATION

Ici pas question de dissimuler qui tu es, d'où tu viens, ce que t'as fais. Que tu le veuilles ou non, toutes sont au courant et la honte est exclue de l'aveu de ton délit et c'est tant mieux.

Dans une cour de 100 m², quelques promenades vaines mais nécessaires suffisent à faire le tour des autres prisonnières.

Mélange multiculturel, brassage de langues, de couleurs, les Françaises ici sont en minorité, ça dépayse, on se croirait à Château Rouge, c'est international et ça fait pas de mal. Il suffit de tourner le regard d'un côté pour être dans une ambiance citée, de l'autre pour être en Afrique, un peu plus loin, ça jacte en asiatique, tu fermes les yeux et t'as le globe entier qui te tourne la tête.

Les Françaises semblent être celles qui se bouffent le plus la gueule entre elles, rebeu/pas rebeu ou autres mesquins accrochages, l'identité identitaire est la plus faible parmi celles-ci.

Les basques sont les plus soudées, ignorent les délirs de personnalité, marchent et résistent ensemble bien qu'elles soient aussi les plus réprimées.

Les groupes pour la plupart se forment selon des origines semblables, ce qui n'empêche pas que les unes se mêlent aux autres, heureusement.

FLEURY, MEURTRE/ PEDOPHILIE/ VOLS/ TRAFICS DE STUPS/ SANS PAP/ PRISONNIERES POLITIQUES ou simple CARTON D'INVITATION.

Le Désordre de la Justice bannit des innocent-e-s, en fait des victimes d'une Loi absurde, mensongère, trahie dans son application, INSENSEE.

Pas de véritables coupables, seulement des boucs émissaires.

Tant d'investissements pour des Petits.

Pendant que les Grands s'écroient, ont les moyens de couvrir leur cynisme, de porter le reste des peuples à l'agonie.

Le soir, après le dernier passage, après le bruit indiscret de l'oeilleton voyeur, crises d'hystérie imprévisibles par les fenêtres ou coups violents sur les portes pour se vider les nerfs, les meufs se lâchent, gueulent et rigolent.

Il faut un EXUTOIRE !

Mars 2002

En taule depuis 15 jours, Fleury ressemble à un dispensaire où l'objectif serait de te convaincre des bienfaits de la réinsertion.
A une différence près : qu'ici les couloirs sont bien scellés et les espaces verts solidement emmurillés.

Dès le 1^{er} jour, on t'informe sur le nombre étonnant d'abord d'activités diverses auxquelles tu peux ou ne pas participer.
Tu n'es pas obligée.

Alors t'as de tout : du travail cérébral, retour à l'école ou remise à niveau pour celles qui sont illettrées, ou sport et karaté en passant par le travail à l'usine, à la cuisine ou si tu préfères tu peux aussi aller nettoyer les bureaux des ces chères hautes placées, « gradées » qu'on dit ici, très balezes pour se rendre invisible.

Ou comment te faire participer aux joies de l'exploitation pénitentiaire afin de te racheter une bonne conscience.
Et ça marche, si le sentiment de culpabilité n'était pas naturel, on aurait dû l'inventer.

Le néon dans la gueule à 5 h30 du matin pour vérifier que t'es encore en vie, le 1^{er} saut du lit à 7 h pour expédier les détritres de la veille, un 2^{eme} une 1/2 heure plus tard, pour 2 pauvres sachets de lait en poudre et chicorée.
Quoi, ça passe avec une petite roulée !...

Je passe les détails relous des autres repas ainsi que leurs horaires d'hôpitaux.

Ils sont sympas, tu vois un médecin dès ton arrivée, qui tentera sûrement de te lobotomiser la face, dehors il faut des ordonnances, ici on te cachetonne la tête sur simple demande,

Ca pourrait presque passer pour le jardin rêvé des allumés de la substitution : Subutex, Atharax, Noctran, Stillnox, Méthadone, Tercian ou Lexomil, j'ai pas eu la liste complète mais il y en a pour tous les goûts et tu peux te faire des purs cocktails à n'importe quel moment de ta journée, on te les livre directement dans ta piaule pour que tu leur foutes la paix.

Merci à eux de m'avoir épargné l'insomnie, certaines tombent dans le piège, j'ai préféré opter pour la lucidité.

Si tu veux rester dans ta cellule à pioncer et déprimer ce n'est pas elles qui t'en empêcheront, sauf évidemment à l'heure des repas ou tu dois mettre les pieds à terre si tu veux pas crever la dalle.

Bon allez j'vais être sympa, y a quand même une bibliothèque, quelques mois devraient suffire à faire le tour de leurs bouquins pas si nases que ça, en général.

Tortures dans un commissariat espagnol : une jeune basque aux mains de la garde civile

Iratxe Sorzabal âgée de 29 ans, est détenue le 30 mars 2001 par des agents de la Garde Civile en civil à 9 heures 30 alors qu'elle sort de chez elle à Hernani (Guipuzcoa). Elle est placée en régime incommunicé dans le cadre de la loi antiterroriste. La loi prévoit dans ce cadre une détention de 72 heures maximum mais, à la demande de la police, ce délai peut être prolongé de 48 heures à condition que le juge l'accepte. Dans le cas d'Iratxe Sorzabal, cette prolongation est accordée alors même que suite aux mauvais traitements subis, elle a déjà été conduite à l'hôpital. En outre, Iratxe Sorzabal est présentée au juge de l'Audience Nationale le 4 avril à 11 heures alors que le délai de garde à vue, établi par la loi, est écoulé depuis déjà deux heures. Iratxe Sorzabal est présentée au juge toujours incommunicuée, c'est à dire sans l'assistance d'un avocat de son choix, elle refuse donc de répondre aux questions du juge Ismael Moreno mais lui relate cependant le traitement qu'elle a subi.

Dans une déclaration minutieuse, Iratxe Sorzabal raconte les effrayantes tortures qu'elle a endurées alors qu'elle se trouve aux mains de la Garde Civile pendant les cinq jours de sa détention incommunicuée, surtout pendant les trois premiers jours car les deux jours suivants on lui fait apprendre la déclaration que la police veut qu'elle effectue devant le juge. Suivent ici des extraits du témoignage de Iratxe Sorzabal, extraits tirés de la plainte déposée auprès du tribunal.

"Dans le véhicule nous sommes cinq, quatre gardes civils et moi. Je suis à l'arrière entre deux d'entre eux. Je peux voir le visage de ceux qui sont devant ainsi que de celui qui se trouve à ma gauche. Sitôt dans le véhicule, le chef me dit 'bon, ici toutes ces conneries de droits, de juges et autres merdes sont terminées, à partir de maintenant tu vas savoir ce qui est bon ! Tu entends fille de pute ?'. Ils me frappent sur la tête. Ils me mettent un masque sur les yeux et les coups sur la tête se succèdent ainsi que les insultes et les menaces. A part le conducteur, les trois autres me frappent avec force sur la tête. Celui qui se trouve à ma droite sort un appareil qu'il tenait entre les jambes et commence à me donner des décharges électriques sur le côté droit. Celui qui se trouve à ma gauche prend un sac en plastique et me le met sur la tête m'empêchant de respirer au point de m'asphyxier. Les coups sur la tête donnés par celui de devant sont constants. Celui qui se trouve à ma droite me tripote la poitrine. Les électrodes, le sac en plastique, les tripotages et les coups sont permanents au milieu des cris, des insultes et des menaces. Je perds connaissance au moins à deux reprises, j'urine sous moi. Avant de perdre connaissance, je parviens à déchirer le sac en plastique avec les dents à plusieurs reprises, ils en placent alors un nouveau. A la fin, vu que je déchires les sacs, ils décident alors d'en mettre trois l'un sur l'autre.

Ils me disent que ce qu'ils sont en train de faire n'est rien, que lorsque nous arriverons à Madrid, là oui, je vais apprendre ce que c'est la souffrance, que ceux de là bas sont des bêtes, celui qui se trouve à ma droite dit alors que les piles de l'appareil sont usées, il les change et

recommence avec les décharges. Parfois, il passe l'appareil à celui qui se trouve à ma gauche et lui aussi me provoque des décharges sur le côté gauche. Les électrodes, les coups, le sac, les tripotages, les cris, les insultes et menaces sont incessants, tout à la fois. (...)

"L'un des gardes civils me dit qu'ils vont me faire la même chose qu'à Gesteira et à Basajaun, qu'ils vont m'emmener à la montagne et que là ils vont me tuer. Ils arrêtent le véhicule (ils me disent que nous sommes à la montagne) et me mettent un pistolet entre les mains. Je ne veux pas le prendre, ils m'ordonnent de sortir du véhicule et de me mettre à courir, alors eux vont me tirer dessus et me tueront, ils diront que j'ai tenté de m'enfuir et donc qu'ils ont été obligés de me tirer et qu'ils m'ont tuée.
Ils m'obligent à me saisir du pistolet et à sortir du véhicule. En criant, ils me disent de courir mais je ne pouvais pas bouger et je n'ai pas couru. Ils me remettent dans le véhicule alors l'un d'entre eux dit : 'allons nous en, dans la voiture qui arrive il y a du monde, rentre dans le véhicule, il y a des gens qui viennent, espèce de garce, tu l'as échappé belle parce que des gens arrivent, sinon on te tait sur place !

Vers 19h30 le médecin légiste s'en va (j'apprend plus tard qu'il s'agit d'un vrai médecin). Sitôt ce dernier parti, ils me remettent le masque. A partir de ce moment là et jusqu'au lendemain à la mi-journée, voilà ce qui se passe pendant ces 16 heures sans discontinuer, sans aucun repos : ils me mettent dans un local qu'ils appellent le local A où se trouvent plusieurs hommes, une dizaine selon moi. Ils se succèdent pour me torturer. Ils me mettent des sacs en plastique sur la tête jusqu'à m'asphyxier constamment... pour cela l'un d'entre eux me saisit par derrière et chaque fois que je perds connaissance, il me retient pour m'empêcher de tomber sur le sol. Les coups sur la tête sont constants (avec la main, avec un annuaire, ce sont eux qui me disent de quoi il s'agit ou avec une revue roulée, ça je l'ai vu moi même).

Ils m'attachent les poignets et les pieds et me mettent une espèce de mousse pour ne pas laisser de traces. Ils me roulent dans une couverture et m'immobilisent ainsi avec du ruban adhésif. Ils me jettent au sol, je suis sur le dos, je n'ai que la tête à l'air libre, un garde civil se place sur moi et à plusieurs reprises m'asphyxie avec le sac en plastique. Il m'introduit le sac dans la gorge et me bouche le nez jusqu'au vomissement. Ils se succèdent ainsi, en fait ils se succèdent pour me faire le tout. Ils me déshabillent (de manière très violente car je n'ai plus de force) et constituent un cercle au centre duquel je me trouve. Ils m'obligent à effectuer des flexions de deux types. Les unes en baissant et relevant le corps, les autres en baissant et levant les bras. Pendant que je fais

Ignia Möller est militante de la Fraction Armée Rouge depuis les années 70 ; elle est actuellement enfermée à la prison de Lübeck-Bauhof après des années d'isolement et une tentative de meurtre de l'Etat allemand. Elle a 40 ans. Extraits d'une interview :

Je suis en prison de manière ininterrompue depuis mes 25 ans.

Dans les premières années, j'ai été totalement isolée des autres prisonnières.

Aujourd'hui tout est détruit, rien ne marche plus. La peau est cassée. La circulation sanguine est cassée. Le système végétatif est gravement troublé. J'ai eu longtemps des maladies psychosomatiques, qui se sont par la suite transformées en de vraies maladies. J'avais un mal de tête permanent. C'en était différent, avant toutes ces dernières années, lorsque l'isolement agissait par exemple sur la faculté de penser. Lorsqu'on ne fait plus d'expériences sensorielles, lorsqu'on ne parle plus à personne, toute votre pensée agit de manière fractionnée. Il n'y a plus d'associations, on ne voit plus d'images, tout est sectionné, morcelé. Tout était bouleversé, mis sur la tête.

Lorsque l'isolement fut fini, en 1980, j'ai également été rassemblée avec d'autres prisonnières de la RAF. Nous sommes maintenant quatre à Lübeck, il y a, à part moi, encore Hanna Kabbe, qui a été arrêtée lors de l'occupation de l'ambassade à Stockholm en 1975 ; Christine Kuby a été arrêtée en 1978, elle s'est défendue et est aujourd'hui en prison ; et Gaby Rollnick, du mouvement du 2 Juin, a été amenée à nous en 1989.

Même si l'on est quatre à être regroupées, ou trois, c'est de l'isolement. Il nous manque l'échange avec tous les prisonnier(e)s politiques et les discussions avec des gens de dehors.

Sur un attentat à la bombe contre le QG des US à Heidelberg :

Je le considère encore aujourd'hui comme légitime. Les attaques contre les installations US étaient lors de nos initiatives les plus importantes. Nous avons attaqué à Heidelberg parce que c'était le lieu de commandement pour les USA dans la guerre du Vietnam. C'est d'ici qu'étaient coordonnés les bombardements sur la population civile vietnamienne.

Nous voulions montrer aux USA qu'ils ne devaient pas croire avoir partout un arrière-pays sûr. Ce ne pouvait être brisé que par la violence, pas par des tracts. C'était seulement beaucoup trop peu, vu le massacre et le meurtre d'un peuple qui s'organisaient d'ici.

J'ai moi-même porté plainte pour meurtre, la procédure a été suspendue.

Nous étions amené(e)s dans des cellules au deuxième étage, les cellules voisines étaient vides.

Je savais évidemment des infos qu'un avion de la Lufthansa avait été détourné pour obtenir notre libération (le commando martyr Halimehr de l'organisation pour la lutte contre l'impérialisme de par le monde. Première action du groupe du « tiers monde » pour un groupe d'occident).

Dans la nuit j'ai, à un moment, entendu un bruit étouffé, que je n'ai pas pu identifier. Un bruit violent. Je n'ai pas pensé à un coup de feu, c'était plutôt comme si une armoire tombait ou quelque chose du genre. Je fus alors embarquée par des gens qui me frappaient de toute part, qui frappaient dans les yeux. J'ai après entendu une voix : Baader et Ennslin sont morts, après plus rien.

Ce n'est que trois jours plus tard, en station intensive, que je suis revenue à moi. De là j'ai un souvenir continu. J'ai eu quatre coups (de couteau) dans la poitrine. Le poumon droit était blessé et il y avait du liquide provenant du péricarde car lui aussi avait été touché. Je ne pense pas qu'il s'agissait des gardiens qui étaient là à côté. Je pense qu'il s'agissait d'un commando, il y avait plusieurs accès à la cellule de privation sensorielle.

Sur la liberté :

Je ne suis pas une prisonnière par nature, c'est absurde. Je veux, oui, sortir d'ici et travailler à nouveau politiquement. Je n'irais pas dans l'illégalité mais j'agirais dans l'illégalité et résisterais. Je mènerais beaucoup de discussions, je voyagerais dans les villes et verrais différents groupes.

En fait, j'aimerais bien par exemple discuter avec des gens qui se mobilisent contre le sommet du G7, ce qui ne peut se faire.

Je n'ai pas besoin de m'allonger sur une plage, aucunement besoin.

*Irmgard Möller a été libérée le 16 décembre 1994
après 22 ans de détention.*

J'ai choisi de me battre...

L'isolement incite à la réflexion.

Avant mon incarcération, le mot « suicide » ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Bien au contraire, la vie était (et est) pour moi quelque chose à croquer à pleine dents.

Ce n'est qu'en arrivant à Fresnes que ce mot m'est apparu comme une sortie de secours qui signifie pour moi « exit et liberté ».

Et ouais, on a eu le droit au régime de faveur traditionnel de la garde à vue, de la détention provisoire (soi-disant car, pour eux, on est déjà condamné), du jugement et certains détenu(e)s sont toujours en attente.

Mais, il faut se dire que tout a une fin alors pourquoi se donner une fin aussi horrible.

C'est vrai que pour une première incarcération, le choc est plus dur à encaisser. Je me souviens de mon arrivée, dès qu'on m'a donné mon fameux paquetage, on m'a escortée jusqu'à ma « splendide demeure » et là, la porte s'est refermée derrière moi, la première chose qui m'a traversé l'esprit était que :

« Je n'ouvrirais plus jamais cette porte, c'est eux qui ont la clef ». Et la deuxième chose qui m'a traversé l'esprit était le suicide.

Et oui, j'ai pensé au suicide fortement, il résonnait dans ma tête.

Mais, je n'ai pas été la seule à y penser car d'autres détenu(e)s y ont pensé mais eux ont été jusqu'au bout. Était-ce la seule solution ??? Telle est la question !...

Le suicide est un acte de courage, de dire, de crier que l'on en a marre d'être traité ainsi comme des animaux sauvages en cage.

Par ce geste, il ne faut pas oublier la souffrance de notre famille et la réjouissance de la justice. La justice se dira qu'elle avait raison, que la personne était coupable et ça jamais. Ils se permettent de nous juger et de nous mettre en sonzon et à leurs yeux, et bien oui, devinez ?

« On est des dangers pour la société, on nous catalogue associable... »

Pourquoi tant de haine dans un monde aussi cruel ???

Mais où se trouve le juste dans cette justice injuste ???...

Il ne faut pas oublier que l'Administration pénitentiaire a sa part de responsabilité dans le suicide des détenu(e)s car non seulement on se fait juger par nos juges, avocats et autres, mais en plus les surveillantes se permettent de nous juger à leur tour, pour qui se prennent-elles ?

Leur travail est de nous surveiller non de nous juger. Si c'est le cas, elles se sont trompées de métier. Se trouver confronté au monde carcéral du jour au lendemain est irréel, seuls ceux qui y sont confrontés peuvent le comprendre. On croit que l'on fait un cauchemar et qu'on va se réveiller mais le problème c'est que c'est la réalité.

Et ouais, la prison c'est l'absence, l'impuissance, le manque, l'éloignement, la « détresse ».

Et c'est cette dernière qui peut engendrer le suicide.

De plus, l'administration tente de déstructurer l'individu, elle lui montre dans tous les sens du terme qu'à ses yeux, il n'a pas le droit, pas le choix, il n'a pas le pouvoir de décider, en fait, il doit obéir. Excusez-moi, mais on n'est pas vos chiens, OK !

On le crie haut et fort ! Il y a des choses inacceptables et intolérables. On tombe dans la haine simple puis progressivement et sûrement dans la haine de la société.

Où sont passées l'égalité et la fraternité... !

Je ne parle pas de la liberté car elle se trouve dans notre esprit à tout un chacun.

En bref, on est là car la société ne veut plus de nous pendant un « certain temps », bien sûr, mais ce qu'ils ne savent pas c'est qu'avant de rentrer en prison on était « innocent », mais en sortant, la prison aura fait de nous des témoins, des victimes de cette société carcérale soi-disant développée vue de l'extérieur mais terriblement arriérée vue de l'intérieur. Le temps fait réfléchir et moi j'ai le choix entre deux chemins : soit le « suicide » ou bien me « battre ».

J'ai choisi de me battre et j'en suis fière.

Je remercie certaines détenues de Fresnes d'avoir été et d'être là (elles se reconnaîtront), avec qui j'ai pu discuter de tout et de rien, qui m'ont remonté le moral quand cela n'allait pas bien, qui m'ont fait oublier où je me trouvais.

À toutes les détenues et tous les détenus, le suicide n'est jamais une solution, profitez de la vie au maximum même en prison car même incarcéré, on apprend énormément sur soi, sur les autres et sur cette société avec sa justice à moitié pourrie.

La vie nous expose à des situations difficiles qu'il convient de régler alors courage car tout à une fin, tout passe, il n'y a que la prison qui restera à sa place.

Sonia.

Appel à la résistance depuis Fresnes, le 05/12/01

Depuis le 11 Septembre le rideau de fumée noir de la campagne de guerre psychologique qui nous est tombé dessus est encore plus dense que celui des tours jumelles de New-York. La psychose crée des « attaques terroristes », l'anthrax, la « guerre des civilisations », celle contre le « terrorisme »... Et la guerre de rapine impérialiste et celle de résistance des pauvres contre le terrorisme planétaire des riches ? Parce que ce sont elles qui se cachent derrière le rideau.

Pourtant les experts économiques ont été obligés à reconnaître que la récession économique était déjà présente avant la chute des tours. L'évolution des chiffres de licenciements au cours de l'année sont assez illustratives de l'étroite relation qui garde la récession et la guerre. Depuis le début de l'année il y eut 84000 licenciements dans le secteur de la téléphonie, 81000 dans l'automobile, 57000 dans l'informatique. Ces chiffres ont triplé depuis le 11 Septembre. Il y faut ajouter les licenciements dans le secteur des finances, des médias, de l'aéronautique... et encore les réductions et les congélations des salaires, la détérioration généralisée des conditions de travail. On peut dire que les capitalistes étaient pressés pour se débarrasser des obstacles qui leur empêcheraient de mettre en place ces reconversions sauvages. Trop de marchandises, trop de capitaux, trop de main d'œuvre... C'est la crise de superproduction que secoue cycliquement le capitalisme. La guerre s'avère comme le seul moyen de « brûler » autant de forces productives excédents, la seule issue à la récession économique. (...)

C'est vrai que les peuples du monde entier sont chargés de raisons et de milliers de morts pour en vouloir et montrer leur colère contre les EU. (...)

Mais pour le moment le principal front du carnage qu'ils nous préparent se trouve à l'intérieur des propres pays impérialistes. Là-dessus il n'y a pas de fissure, ni de désaccord possible. Il faut « chauffer » l'ambiance, semer la psychose du danger « terroriste » parmi la population pour qu'elle accepte toutes les pénalités que la guerre va lui imposer ; pour que les appels « patriotiques » soient plus convaincants et la chair à canon plus disponible. Il leur faut aussi, bien entendu, chasser toute forme de résistance et d'opposition à leurs projets. Personne ne doit bouger, personne ne doit résister. Les mesures et les législations répressives pour le contrôle total de la population, que les gouvernements viennent d'imposer partout dans le monde, ont cette finalité. C'est l'Etat policier, l'Etat fasciste qui comme dans le passé arrive à la vitesse des bruits de bottes.

Il faut prendre au sérieux les menaces de Bush de « chasser les terroristes là où ils se trouvent » parce que l'éventail de « terroristes » va s'élargir à force et à mesure des besoins des bourgeoisies impérialistes. Les grands maîtres de la « lutte contre », les fascistes espagnols viennent de me donner un petit exemple de l'ampleur de la situation : « terrorisme syndical », « terrorisme corporatif » (...); les autorités françaises parlent plus clairement de la grève des dockers : « c'est de l'insurrection ». Bref des temps pas faciles attendent tous ceux qui s'opposent à la pensée unique de l'impérialisme. (...)

PS : Je viens d'apprendre que John Ashcroft, ministre de la justice yankee, a demandé au secrétaire d'Etat, Colin Powell, l'élargissement de la liste des organisations « terroristes » avec 31 nouveaux noms ; les GRAPO y sont à côté de l'ARB entre autres ; les raisons ? Je cite textuellement le journal galicien qui publie l'article : « ...leur objectif est le renversement du gouvernement espagnol...les GRAPO sont profondément anti-américains, ils exigent le retrait des troupes militaires américaines du territoire espagnol et ils ont développé à plusieurs reprises des attaques contre les intérêts des EU depuis 1977 ».

Victoria Gomez Mendez, militante des GRAPO, organisation communiste (espagnole) du lutte
(Groupe de résistance Antifasciste) armée

Hélène Besse

Fleury brûle-t-elle ?

LE RÔLE DE LA PRISON est de remodeler les individus afin de les faire rentrer dans des moules préfabriqués, pour créer des quidams passifs acceptant l'état des choses sans idée de les modifier.

Pour les femmes, en 1984, et probablement encore aujourd'hui à des nuances près, elle visait à façonner des femmes fidèles à l'image traditionnelle : des fées du logis, bonnes épouses et mères de famille. Fleury est alors un étrange pensionnat de jeunes filles, avec des règlements rigides souvent incompréhensibles et des exigences extrêmes. Une tentative de com-

plète infantilisation. On n'y retrouve pas la brutalité des prisons d'hommes, les tabassages y sont rares, la violence y prend des formes plus insidieuses. Le travail de la Pénitencière est de culpabiliser les femmes, de leur faire accepter le châtiment qui mène à la rédemption. Dedans ou dehors, si la résistance à l'exploitation unit les êtres, refuser le sexisme et la place prévue par d'autres pour elles dans la société trace une sorte de trait d'union entre les femmes. Mais celles qui sont ou qui ont été en prison excitent la curiosité, les fantasmes. Elles sont un peu sorcières et se sentent sœurs.

En 1984, il y avait quatre cent trente-deux pensionnaires et onze bébés à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis pour trois cent dix places officielles. La prison est divisée en quartiers où les détenues sont placées en fonction de critères souvent fantaisistes et arbitraires qu'aucun texte ne prévoit ; seule la directrice, en place décide. Groupe A : des détenues récidivistes, mais aussi toutes celles qui travaillent, au service général, à la bibliothèque, à la comptabilité et à la cuisine, qu'elles soient primaires ou récidivistes. Groupe des nourrices : femmes

détenues avec leur bébé âgé de moins de 18 mois. Groupe B : avant la visite de Robert Badinter, le groupe s'appelait « S », comme « Spéciales » ; le ministre ayant été choqué par cette dénomination, le groupe a été baptisé « B ». Mais seule l'appellation a changé, les critères de sélection qui y conduisent et le régime appliqué demeurent les mêmes. Au groupe B sont toutes celles dont le mandat de dépôt mentionne le délit de proxénétisme, les transsexuelles, les péripatéticiennes et toutes les détenues soupçonnées d'homosexualité à cause de leur aspect physique ou de leur correspondance, plus quelques politiques, puisqu'il s'agit là d'un isolement partiel. Les femmes parquées dans cette division ne doivent pas rencontrer celles des autres divisions. Il s'ensuit l'interdiction du travail et de diverses activités. Groupe C : des détenues primaires, c'est-à-dire séjournant pour la première fois en prison. Et puis, à l'autre bout de la prison, il y a un bâtiment, le D2, la prison à l'intérieur de la prison. Au premier étage, le D2-E : le mitard, avec ses cellules sans air et sans eau, ses filles qui flippent et qui hurlent, surtout la nuit ! Au rez-de-chaussée, le D2-R. Au mitard, on

passé un temps prévu, connu. Au D2-R, on reste un temps indéterminé. Il y fait froid, même en été, comme dans une cave. Le soleil n'entre presque jamais. Il fait sombre, les fenêtres ont un double grillage aux mailles serrées qui usent les yeux et qui font presque hésiter à chercher derrière l'herbe verte ou les couleurs du ciel. Les cours sont petites, sauf une, qui est bétonnée. Les autres avaient un carré de terre au milieu, on pouvait y voir quelques herbes sauvages. Elles ont été bétonnées depuis. En mai 1985, après une révolte violente, chez les hommes surtout, la direction fit peindre en blanc les vitres du couloir donnant sur les cours pour nous empêcher de nous voir. Mesquinerie excessive ! Ici, pas de sport, pas d'étude, pas de travail, aucune activité. Les détenues enterrées en ces lieux n'assistent pas même aux distractions pseudo-culturelles accordées aux autres. On y enferme toutes les filles que notre belle société a déjà secouées ou que l'enfermement a déboussolées, les arrivantes toxiques en manque, et les rebelles, politiques ou pas ; mais les politiques y restent.

« En fait , nous sommes tout simplement dans une oubliette moderne.
Vous nous trouvez dans un vide qui, imperturbablement, s'infiltre en nous. C'est un isolement total, une simple et dévastatrice normalisation du néant.
Progressivement, l'être social que tu es disparaît et tu découvres la différence fondamentale entre solitaire et seule.
Vampirisée par le vide de la communication, mon moi s'écoule de jour en jour .
Tu luttas contre l'érosion psychologique qui pointe en te plongeant dans les livres, dans l'écoute des radios. Tu t'obliges à écrire ces mots signifiants dans leur insignifiance que la bouche ordinairement déverse. Tu cherches en vain un visage, une oreille, une voix amie qui te regarde, t'écoute et t'envoie un souffle de paroles. Mais tu te retrouves stupide face à ton reflet et au miroir, tu parles sans jamais, bien sûr, recevoir de réponse à ton verbe.
Il est des nuits, des matins, des jours, se dit-on. Non ! Ces points de repères temporels se sont rejoints en une unité qui les absorbe et les dissout. C'est cela l'isolement. Ils veulent te faire renier ton identité en te forçant à accepter une survie animale, à adapter ton comportement à la simple nécessité du manger et du dormir. Mais dans la vide, le rythme des repas s'élargit en instants mouvants sur lesquels un équilibre chronologique ne peut même plus se faire. Tu « vis » le jour ou la nuit sans vraiment les distinguer l'un de l'autre. Tu perds le temps, tu perds l'envie et finalement tu te perds toi-même. C'est cela l'isolement total, l'extermination de ton comportement social, humain et de ton être interne, visant à la division du corps et de l'esprit par la mort de ton unité réflexive, de ton identité. »

Nathalie Ménigon,

Fleury, 1988.

Fresnes, Fleury, Rennes, Lyon, Loos, Rouen, Marseille...
Voilà, dans l'ordre, la liste des maisons d'arrêt où l'on se suicide le plus !
Pour l'année 99, toujours d'après les statistiques, au niveau national, tous les trois jours, un détenu quittait cette terre... Ultime transfert pour le cimetière !
Quant aux tentatives de suicide, elles s'élevaient à un millier, soit une moyenne de trois par jour ! C'est-à-dire de plus en plus de candidats pour aller sans retour...
Ainsi l'enfer semble moins pénible que la prison ! Ne croyez-vous pas qu'il est temps de se poser des questions ?
Ici voyez-vous, le suicide est partout :
Avaler de l'eau de Javel, des fourchettes ou autres...
Se pendre avec des draps, se tailler les veines à coups de lame, se gaver de cachets jusqu'à l'OD... La liste est longue encore...
Les moyens sont ultimes, les causes diverses mais le but est commun :
Mettre un terme à une souffrance insoutenable, préférer la tombe à la cellule, le repos éternel au combat incessant de la vie en zon-pri...
Comme l'a si bien dit Philippe Maurice, « la vie sans liberté me faisait aimer la mort »...
Si le suicide en milieu carcéral est devenu un phénomène presque banal, il n'en est pas moins complexe. Sa signification ne peut se réduire à la simple opposition entre courage et lâcheté !
Pour les détenus, le suicide est vécu comme une issue de secours pour se sortir de cette impasse où la vie a pu vous mener, comme une solution ultime pour se débarrasser des chaînes que représentent les contraintes imposées par le temps, l'espace et surtout le système en place, comme une alternative à la dépression ou à la folie...

Afin de mieux comprendre ce qui peut amener un si grand nombre d'entre nous à envisager de se suicider, permettez-moi de planter le décor brièvement :

*Au cœur de cet univers de béton, de pierres et de fer, nous évoluons
Entre silence de mort et hurlements, une ombre menaçante plane au-dessus de nos têtes...
Non, ce n'est pas la guillotine mes amis, c'est la torture blanche comme ils disent en Turquie !
Violence psychologique, torture individuelle, tourments plutôt abstraits mais pas virtuels...
L'arme des temps modernes : l'isolement associé à de multiples brimades, à cette somme de petits riens...
Tout est mis en place pour nous mettre la pression, nous donner l'impression de n'être plus rien, nous enlever tout amour propre, dépouiller notre existence de tout son sens, ôter de nos vies leurs valeurs et faire en sorte qu'elles ne soient plus que douleur...
Quand autour de nous tout s'acharne à vouloir nous noyer,
Comment trouver au fond de soi assez de force et de volonté,
Pour remonter à chaque fois qu'on tente de vous rabaïsser,
Sortir la tête de l'eau et se maintenir à la surface ?
Lorsque au royaume des vivants, vous avez le sentiment de n'avoir plus votre place...
Surtout quand vous n'avez plus de liens, à l'extérieur, plus aucun soutien
Que l'indifférence générale et votre solitude vous font si mal.
Et quand bien même vous auriez du courrier, des parloirs,*

Pour vous redonner espoir, c'est si peu comparer à la douleur d'être loin des vôtres, au manque de communication et d'affection, au fait d'être toujours considéré comme un être inférieur...

Bien sûr, le besoin des matons de faire valoir un supposé pouvoir semble bien dérisoire ;

Mais il suffit d'un moment de désespoir pour ne plus croire en une vie meilleure, et basculer dans l'ancre de la mort...

Quant, à mon expérience personnelle, mes tortionnaires m'avaient tellement cassée que mes ressources s'étaient épuisées, j'étais fatiguée de « batailler », j'avais fini par croire que ma vie n'était plus vouée qu'à l'incompréhension, à l'impuissance et à la frustration ! En effet, à un moment donné, je me suis demandé « pourquoi continuer à lutter ? pour qui ? pour moi sûrement pas ! » Je me disais que ce monde pouvait très bien se passer de moi, j'étais tellement dégoûtée que j'ai fini par tout niquer et je me suis retrouvée à l'hôpital...

D'ailleurs voici quelques lignes écrites juste avant de péter les plombs, dans un moment de désarroi total :

*« Ma tristesse n'a d'égale que ma détresse,
ma souffrance n'a d'égale que mon impuissance,
ma violence n'a d'égale que l'indifférence,
ma peine n'a d'égale que l'intensité de ma haine...
Plus aucune étoile dans le ciel,*

*Plus aucune chaleur dans mon cœur,
Plus aucune couleur dans mon âme.*

*Pas même un rayon de soleil qui illuminerait ma vie !
Par la nature abandonnée, par les hommes délaissés, que peut-il bien me rester ?*

Hormis cet indicible et formidable espoir qui me lie à la vie et m'éloigne des tourments de l'enfer et de la mort... »

Au fond je ne réclamais qu'un peu d'humanité... et moins d'injustices ! Mais ces lignes en disent plus qu'un long discours, n'est-ce pas ? Sur ce je tiens à rendre hommage à toutes celles et ceux qui nous ont quitté... paix à leur âme ! Et je rends également hommage à toutes celles et ceux qui — comme moi — ont finalement choisi de vivre et de se battre ! Je souhaite à tous courage, force et détermination !!!

Audrey, Fresnes, mai 2001.

Surtout nous avons essayé de protéger les résistants en jéline à mort. Ils jetaient des bombes où nous transportions les grévistes. Cela a duré jusqu'à 12h, 12h30. Après une attaque massive avec les bombes à gaz, ils ont jeté sur nous des bombes incendiaires. Certains d'entre nous ont perdu connaissance. En même temps les camarades qui ont repris connaissance, entourés des flammes, nous ont conduit vers la porte. Ceux qui ont pu sortir sont revenus pour essayer de sauver les autres. Quand nous sommes sortis nous ne voyions plus rien à cause des flammes. Gulser a été brûlée vive près de la porte. Gulseren Yazgulu Guder, Ozlem Ercan, Sefinur Tezgel, Seyhan Dogan, Nilufer Alcan et Gulser Tuzcu ont été brûlées vives, entourées des flammes. Ils ont essayé de nous brûler toutes. Quand nous sommes descendues en bas ils ont jeté des bombes vers la cantine. Nous toutes sommes sorties dans le jardin et nous avons commencé à danser *halay*¹. Nous leur avons crié « Venez nous tuer tous mais vous ne pourrez pas nous capturer ». Ils avaient très peur. Nous avons dansé *halay* avec la chanson *Mitrahox* et crié des slogans sous les bombes. Nous étions sous les tirs croisés des lancés à eau et des bombes. La densité des gaz a couvert toute la promenade. Quand nous sommes sortis vers la promenade les prisonniers des autres organisations sont venus près de nous. Les robots nous disaient sans cesse « Rendez vous ». Nous leur avons donné une réponse à chaque fois. Nous leur avons crié sans cesse « Nous allons de-mander des comptes pour nos camarades », « Vous nous avez brûlé vifs, vous avez brûlé vif nos 6 camarades, venez nous tuer tous mais vous ne pourrez jamais nous capturer ». Nous leur avons dit « Nous tous irons à côté de nos martyrs bienvenue ». De toutes façons, depuis 54 jours nous attendions la mort, nous avions déjà prévu la mort, la mort est Sabo², Sibel... Cela a duré jusqu'à 15h dans la promenade. Après ils ont cassé les portes et sont entrés dans la promenade, se qui se trouvaient face à face. Ils nous avaient déjà encerclés depuis les toits. Après ils sont entrés dans la promenade, se sont approchés à un mètre de nous mais ils n'ont pas eu le courage d'avancer plus. Ils nous disaient « Rendez vous, venez un par un ; nous allons transférer vos blessés dans les hôpitaux, ne craignez rien ». Nous étions au centre de la promenade. Nous leur avons répondu « Vous avez brûlé vif nos 6 camarades, nous sommes tous prêts à mourir, vous êtes des assassins, des chiens ». Ils filmaient l'assaut depuis le toit. Quand ils étaient dans la promenade ils filmaient aussi. Nous leur avons dit « Filmez, filmez ; vous nous souhaitez des bonnes fêtes de cette façon, allez raconter à vos enfants, à vos femmes que vous mangez de la chair humaine, que vous buvez le sang humain ». Après ils nous ont attaqué sa-vement, nous torturant en nous traînant par terre puis nous ont placé dans une pièce qui appartenait à l'Armée. Ils nous ont transféré à l'hôpital par deux ou trois. J'étais avec Aydan. Dans l'hôpital les soldats se sont jetés sur nous et ils ont essayé de nous fouiller. Nous leur avons répondu avec nos slogans. Ils nous ont traîné par terre et jeté au sein de la porte du service des urgences. Je portais des brûlures à la tête et sur ma jambe. 5 minutes plus tard ils nous ont reconduit dans la salle d'attente de l'Armée. Puis ils nous ont fait monter dans des fourgons et nous ont fait attendre. Ils ont trans-féré nos 12 camarades qui étaient blessés grièvement vers les hôpitaux. Birsan, Hacer, Ebru, Gamze, Gulperi, Songul (blessée pendant l'assaut), Mine, Alev, Ozgul, Hulya, Funda et Gulizar, au total 12 personnes sont à l'hôpital. Elles por-tent toute des brûlures graves. Nous avons pu les transporter quand elles étaient en train d'être brûlées dans le dortoir. Quand à nous, moi, Munevver, Filiz, Nurel, Ayla, Suna, Mesude, Fatma, Aydan et les prisonnières des autres or-ganisations (elles sont en totale dix personnes), ils nous ont fait attendre 5 ou 6 heures dans les fourgons. Depuis là bas ils nous ont emmené dans la prison de Bakiray. Nos camarades martyrisés Gulser, Yazgul, Guder étaient des résistan-tes et elles étaient depuis 54 jours en jéline à mort. Elles criaient sans cesse des slogans, chantaient des chansons révo-lutionnaires et disaient aux assassins que notre peuple, nos camarades demanderont des comptes. Seyhan essayait tou-jours de repousser les bombes à gaz tout en courant sous les balles. Sefinur faisait la même chose. Au dernier moment, il paraît que Sefinur s'est levée en flamme, faisant le V de la victoire. Aussi en flamme, Seyhan faisait le signe de la vic-toire. Ozlem essayait toujours de protéger les grévistes à mort, repousser les bombes et couvrait les grévistes avec des couvertures humides. Gulser était au premier rang, essayant de nous sortir à l'extérieur elle avait déplacé l'armoire de-voir faire quelque chose. Moi aussi, j'étais près des résistantes du jeune à mort. D'un côté j'ai essayé de les protéger et de l'autre, je repoussais les bombes. Tout nos Camarades et martyrs héroïques ont montré un grand exemple par leur sa-crifice. Lorsqu'ils nous ont amené ici, ils nous ont placé chacune dans une cellule. Après nous étions à deux dans ces cellules. Le lendemain, nous leur avons fait ouvrir les portes et maintenant nous sommes à trois par cellule. Depuis que nous sommes ici, nous avons entamé un jéline à mort. Notre résistance continue avec une grande détermination.

Hamide Öztürk

L'entreprise qui fournit les gaz utilisés lors des interventions (5230 CS Riot Smoke) contre les familles dans les quartiers est la Combined Systems Inc établie à New York.

Selon le bulletin du CSR de novembre 2001

¹ Danse traditionnelle d'Anatolie

² Référence à Sabahat « Sabo » Karatas, militante de Devrimci Sol (Gauche Révolutionnaire), tuée, avec deux autres combattant-e-s de cette organisation après plus de 8 heures d'affrontement avec la police le 17 avril 1992 au matin. Retranché-e-s dans un apparte-ment du quartier de Ciftchavuzdar à Istanbul, ils/elles restèrent en contact téléphonique pendant tout l'affrontement avec la présidente de Taysad. Les 16 et 17 avril, 11 militant-e-s de Devrimci Sol seront tué-e-s par la police dans différents quartiers d'Istanbul.

que du gaz qui attaque les nerfs et nous ne pouvions réaliser tous ce qui se passait. Quand j'étais en bas certaines de mes camarades essayèrent d'éteindre le feu qu'elles avaient sur elle avec de l'eau. Les cheveux, les mains et le bas de beaucoup d'entre nous était brûlé. Quand une de nos camarades a dit « certaines d'entre nous ne pouvaient pas venir dehors, elles continuent de brûler » plusieurs de nos camarades tournèrent la tête vers les marches. J'ai vu Ebru Dincer pendant qu'elle était assise sur les marches complètement brûlée. Elle ne pouvait pas parler et ses mains, son visage, ses cheveux et une grosse partie de son corps était brûlé. Puis nos camarades Hacer Arıkan, Birsın Kars et Gulizar Kencici ont été enlevées des flammes avec un grand effort. Il y avait toujours quelques camarades à l'intérieur. Gulser Tuzcu était en feu sur le seuil. Nos camarades ont essayé de l'enlever mais rien n'y a fait. Tous le monde courait d'un endroit à un autre. Finalement deux de nos camarades sont rentrées à nouveau dans le dortoir pour chercher les autres. Mais quand elles sont revenues les mains vides leurs mains, leurs visages et leurs cheveux étaient brûlés. Lorsque nous sommes descendues nous avons remarqué que Nilufer, Seyhan, Ozlem, Sefinur et la combattante de la première équipe de jeune Gulseren Ozturk n'étaient pas parmi nous. Elles avaient été laissées dans l'incendie. Pendant que nos camarades brûlaient vives les meurtriers filmaient leur création avec plaisir. Ils avaient des tuyaux à eau mais ne l'utilisaient pas en direction du dortoir en flamme. Celles qui étaient venues pour un supposé « retour à la vie » ont révélé leur véritable intention. Ils étaient venus pour nous tuer ou pour que nous nous rendions. Après un petit moment nous étions dans la zone d'exercice au rez-de-chaussée du dortoir. Nous avons commencé à danser le *halay* comme exercice. Nous répondions à l'ennemi avec Mıtrılyoz, Ce qui voulait dire, « Vous ne pouvez pas faire en sorte que nous nous rendions, vous avez perdu ». Après que nous ayons fini notre *halay* nous sommes rentrées dans le dortoir C-2. Pendant ce temps là les meurtriers découpaient la porte. Encore ils commencent à lancer des bombes au gaz, à nous insulter et à nous crier de nous rendre. Nous essayions de mettre de l'eau sur nos camarades qui brûlaient. Quand les effets du gaz devinrent trop durs à supporter nous sommes retournées dans la zone d'exercice. A ce moment ils nous bombardèrent avec encore plus de bombes. Ils nous visaient spécialement. Cela a continué pendant un moment puis ils utilisèrent de l'eau sous pression. Nous essayions de nous protéger par petits groupes. Nous essayions de protéger nos camarades brûlées en les mettant au milieu des groupes, mais nous n'y arrivions pas. Un groupe de nos amies les emmena au rez-de-chaussée. Mais elles furent bombardées aussi. En même temps les meurtriers entraînaient les uns après les autres par la porte découpée. Il était à peu près 14h00 et nous avons continué de résister pendant 7h. Lorsque nos camarades blessées sortaient du dortoir, les meurtriers ouvraient le feu sur elles avec leurs fusils, quand nos camarades étaient dans la zone d'exercice, elles essayaient de nous rejoindre sous les jets d'eau sous pression. Nous nous sommes rassemblées au centre et nous resserions. Les meurtriers étaient effrayés de venir dans la zone d'exercice. Ils sont venus après un moment. En premier, ils entrèrent dans le dortoir et pointèrent leurs fusils sur nous par les fenêtres. Un autre groupe nous faisait face mais ne pouvait pas nous rejoindre. Ils nous visaient et nous criaient « Venez vers nous une par une, rendez-vous ». Nous avons répondu que nous ne nous rendrions jamais et que s'ils le voulaient qu'ils viennent. Ils ne pouvaient pas venir. Nous continuons de leur crier « Vous avez brûlé nos amies vivantes. Vous allez payer pour ça. Vous rendrez des comptes à notre peuple. » Ils ont commencé à approcher tout doucement. Ils essayèrent de nous saisir une par une. Ils nous traînèrent sur le sol du corridor. De là ils nous ont emmené dans un grand hall et nous ont battu tous le long du chemin. La résistance de nos camarades hommes continuait toujours. Plus tard nous fumes emmenées une par une à l'hôpital. Nous fumes battues tant que nous refusions une fouille corporelle. Ils m'ont demandé ainsi qu'à une autre combattante de la première équipe de gréviste Suna Olmen si nous acceptions un traitement médical ou pas. « Non, nous refusons, nous continuons notre grève de la faim ». Puis ils nous ont ramené dans le même hall. Après quelques temps ils mirent 14 d'entre nous dans un véhicule de transport de prisonnier-e-s et nous ont fait attendre pendant des heures dans des habits complètement trempés. Nous frissonnions toutes. Nous n'étions pas autorisées à aller aux toilettes ou à boire de l'eau. Ils nous disaient de salir nos pantalons. Après avoir attendu des heures nous fumes emmenées à la prison de Bakırköy. Ils filmaient en permanence pendant tout ce temps là. Ils voulaient nous mettre dans des cellules une par une quand nous sommes arrivées à la prison. Nous avons refusé. Puis ils devaient nous mettre par trois. Nous ne les avons pas laissé fermer la porte. L'État a massacré plusieurs de nos camarades sous le prétexte d'une « intervention dans la grève de la faim », ce but était évident, pour nous rendre. Mais notre grande résistance leur a montré une fois de plus que nous n'accepterons jamais de nous rendre. Une fois de plus ce sont eux les vaincus, nous et notre peuple sommes victorieux. Nous continuons la grève de la faim. Nous continuerons jusqu'à la victoire.

Ayta Özcan, 1^{ère} équipe de grévistes

Le 19 novembre vers 5h00 du matin des équipes spéciales, des commandos, des forces d'intervention rapide ont encerclé la prison de Bayrampaşa. Pendant qu'ils essayaient de percer les murs ils nous ont vu nous lever et ils ont commencé à tirer sur nous. Puis ils nous ont bombardés, jetés toutes sortes de bombes connues sur nous. Ils ont jeté des bombes à gaz neurologique, à gaz « moutardé », des lacrymogènes, etc. Nous leur répondions avec nos slogans. Ils nous ont dit sans cesse « Rendez-vous sinon on va tous vous tuer ». Nous leur avons répondu « Venez nous tuer mais vous ne pourrez jamais nous capturer, rendez-vous à nous, rendez-vous à la justice populaire ». Pendant qu'ils nous appelaient à nous rendre et nous insultaient, nous leur répondions par nos slogans, nos chansons révolutionnaires. Ils ont essayé nous affaiblir par des bombardements massifs. Quand l'assaut a commencé nous dormions. Ils ont commencé par percer le plafond. Ils tiraient sur nous depuis les trous percés dans le plafond, depuis les fenêtres sur les portes, depuis le toit et depuis l'ouverture qui donnait sur le jardin de promenade. Ils ont jeté les bombes avec des fusils. Lorsqu'ils ont percé le plafond ils ont jeté des bombes sur nous tout en continuant à percer le plafond. Les bombes tombaient sur nos têtes, sur nos dos, sur nos pieds. Nous avons commencé à nous protéger en couvrant nos visages avec des serviettes mouillées.

PRISONNIÈRES D'ACTION DIRECTE : GRÈVE DE LA FAIM EN SOUTIEN AU MOUVEMENT CONTRE LES PRISONS DE TYPE F EN TURQUIE (12 MAI 2001)

Depuis le 24 avril et jusqu'au 27 mai, les prisonniers du PCE(r) et des GRAPO sont en grève de la faim. Venue de l'intérieur, une nouvelle action de solidarité avec la lutte contre les prisons de type F. Au moment où nous écrivons ces lignes en Turquie, 20 grévistes de la faim sont déjà morts, dans les prisons et hors leurs murs dans ce « pays entier transformé en prison ». Les médias français se complaisent à présenter ce combat comme une opposition entre deux « fanatismes ». Comme sur les plateaux d'une balance, ils posent d'un côté l'intransigeance

brutale du gouvernement turc et d'un autre le dogmatisme des plus de 1000 prisonniers politiques et plus de 300 parents engagés dans cette grève. Ils mentionnent certes que la police et le système judiciaire turcs ne sont pas exempts de reproches quant aux droits de l'Homme. Pour autant, ces commentaires évoquent que discrètement la torture et les procès d'exception. Ils sont pourtant les instruments routiniers de l'appareil répressif, contribuant à un régime où nombre des normes démocratiques dont ces mêmes médias se font les chantres, en d'autres

circonstances, sont hors-la-loi : liberté de penser, de s'exprimer, de s'associer.

En Turquie ces derniers mois, les forces de l'ordre multiplient les exactions contre ceux et celles osant élever la voix contre ces prisons. Les sièges d'association et les rassemblements sont attaqués par les forces militaires et paramilitaires, des démocrates militants sont portés disparus... Cette évocation de ce pic de la répression n'est là que pour mémoire. La collusion entre forces militaires, paramilitaires et éventuellement mafieuses est un schéma qu'ont à subir toutes les luttes démocratiques en Turquie.

Cette situation rend d'autant plus odieux le récent appel du commissariat à l'élargissement de l'Union Européenne, demandant au gouvernement turc de peaufiner quelques détails encore avant de pouvoir accéder à une véritable candidature d'État membre de cette Union « démocratique ». Dans ces détails, nulle mention de la réforme pénitentiaire au cours de laquelle s'inscrit l'introduction des prisons de type F. D'ailleurs, ne sont-elles pas la marque de l'adaptation du régime de détention turc aux normes de l'Union Européenne ? Il ne s'agit pas seulement de dénoncer une hypocrisie. En étant naïfs ceux qui s'en tiennent aux postures morales des gouvernements tombent dans le piège d'une occultation des intérêts stratégiques. Les valeurs « démocratiques » gouvernementales n'engagent que ceux qui y croient.

La Turquie est toujours la tête de pont du monde occidental dans la région. Membre de l'OTAN, elle est doublement insérée dans la stratégie de l'Union Européenne, dans la zone méditerranéenne et moyen-orientale, l'UE tente de s'imposer pour un partenariat concurrentiel avec les USA. Elle y at-

teint particulièrement velléités de définir une politique autonome, défendant ses intérêts propres, et soumission volontaire à la domination US pour mieux garantir ces mêmes intérêts.

Or les luttes contre les effets de la mondialisation s'inscrivent forcément dans ce type de rapports stratégiques entre les forces. La mainmise impérialiste tient, entre autres, aux capacités du grand capital à déterminer les rapports sociaux en fonction de ses seuls intérêts ; capacités définissant elles-mêmes l'étendue de la mainmise. Pour mieux résister aux activités prédatrices des engrangeurs de profits, nous avons besoin de développer concrètement notre conscience des liens multiples avec les luttes qui ressemblent aux nôtres. C'est déjà ce qu'avancent les mobilisations de Seattle, Nice, Prague, Québec... Ce pourrait être aussi une multiplicité d'initiatives où seraient relayées les voix des camarades de Turquie, où apparaîtrait la complicité de l'État français dans le crime perpétré et en cours. Bref, de devenir plus conscients encore de ce qui nous tient debout dans l'adversité : la solidarité comme arme contre l'injustice, la misère et l'oppression.

C'est l'une des bases de notre signature de la plate-forme du 19 Juin 1999. Avec des prisonniers anti-impérialistes, anti-fascistes, communistes et libertaires, nous nous engageons alors à constituer une communauté de lutte dans et contre la prison impérialiste. Depuis, une quarantaine de signataires ont répondu, en décembre 2000, à un appel de Pierre Caratte pour une semaine de présence solidaire aux côtés des militants turcs. Ce même mois, il y eut des jeûnes de solidarité dans les prisons allemandes. Dans l'État espagnol, des militants du PCE(r) et des GRAPO conduisirent alors plusieurs semaines de jeûne en se relayant de prison en prison.



(2) La modification annoncée depuis des mois de la loi « anti-terroriste » prévoit explicitement l'isolement des condamnés au nom de cette même loi, qui permet par exemple d'incarcérer pendant des années la simple membre d'une association de quartier. Restit Sarri est l'un de ces exemples.

- suppression des prisons de type F ;
- abolition des lois « anti-terroristes » et dissolution de la Cour de sûreté de l'État ;
- condamnation des responsables des nombreux massacres dans les prisons ces dernières années ; celui de décembre 2000, 28 morts, est seulement le plus récent et le plus public.

Du 20 au 27 mai, nous serons en grève de la faim pour l'une, en refus des plateaux pour l'autre.



15